

Le fantôme transféré

F.-R. Stockton



Gloubik Éditions
2022

Ce texte qui suit est la transcription de la traduction publiée dans le numéro de décembre 1888 de *La Revue britannique*.

Titre original : *The Transferred Ghost*

Publication originale : *Century Magazine* — May, 1882.

Note de bas page insérée en début de nouvelle :

Nous appelons l'attention des lecteurs de la *Revue Britannique* sur les œuvres du nouvel humoriste américain F. R. Stockton, dont nous publions aujourd'hui quelques-unes des histoires les plus piquantes et qui ne le cède à aucun de ses devanciers en fantaisies imprévues et en réflexions originales. *La Dame ou le Tigre*, que l'on trouvera plus loin, est une de ses compositions les plus réussies, et nous regrettons de ne pouvoir faire aujourd'hui que quelques extraits des derniers volumes qui ont déjà paru sous sa signature tant en Amérique qu'en Écosse, où la librairie Douglas, d'Édimbourg, les a réimprimées dans sa coquette édition de poche. (N. R.)

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre.

La maison de campagne de M. John Hinkman avait un charme tout particulier pour moi, et cela pour plusieurs raisons. L'hospitalité la plus cordiale y régnait et tout y récréait la vue et l'esprit. De vastes pelouses soigneusement entretenues, des chênes et des ormes majestueux, des allées ombreuses, et, tout près de l'habitation, un petit cours d'eau traversé par un pont rustique, en faisaient un séjour enchanteur. Fleurs et fruits à foison, société agréable, parties de billard et d'échecs, promenades à pied et à cheval, pêche à la ligne, rien n'y manquait. Et cependant, aucune de ces choses si attrayantes n'aurait eu le pouvoir de me retenir longtemps dans ce lieu de délices. J'y avais été invité pour la saison de la pêche au saumon, et j'aurais probablement mis fin à ma visite dès le commencement de l'été, si pendant les beaux jours, lorsque le gazon n'était pas humide et le soleil trop ardent, je n'avais pas vu errer sous les grands ormes, ou passer légèrement le long des allées, la silhouette gracieuse de ma Madeline. À vrai dire, cette jeune personne n'était point ma Madeline. Je n'avais jamais, d'aucune manière, pris possession d'elle. Mais, comme je considérais cette possession comme la seule raison suffisante pour me retenir à l'existence, je l'appelais mienne dans mes rêveries.

Il aurait pu se faire que je ne me visse pas obligé de borner l'usage de ce pronom possessif à mes rêveries, si j'avais avoué mes sentiments à la jeune personne. Mais c'était là une chose tout particulièrement difficile.

Non seulement je redoutais, comme la plupart des amoureux, de faire une démarche qui, en un instant, mettrait fin à cette délicieuse saison, qu'on pourrait appeler la période « avant la lettre » de l'amour, et couperait court à tout rapport avec l'objet de ma passion. J'avais surtout horriblement peur de M. John Hinckman. Ce monsieur était un de mes bons amis, mais il eût fallu être un homme plus hardi que je ne l'étais alors, pour se hasarder à lui demander la main de sa nièce, qui tenait sa maison et faisait, ainsi qu'il le répétait fréquemment lui-même, la joie de ses vieux jours. Si Madeline avait partagé ma manière de voir à ce sujet, j'aurais peut-être eu le courage d'aborder la question avec M. Hinckman, mais, comme je l'ai déjà dit, je ne lui avais jamais demandé si elle voulait être à moi. Je pensais à ces choses à toutes les heures du jour et de la nuit.

Une nuit donc, j'étais couché tout éveillé dans le grand lit à colonnes de la vaste chambre que j'occupais, lorsqu'à la faible clarté de la Lune qui éclairait une partie de

la pièce, je vis M. John Hinckman debout près d'une chaise, à côté de la porte. Je fus très surpris à cette vue, et pour deux raisons ; la première, parce que mon hôte n'était jamais entré auparavant dans ma chambre, et la seconde, parce qu'il était parti le matin même et ne devait revenir que dans quelques jours. C'était pour cette raison que j'avais pu rester ce soir-là avec Madeline, plus longtemps que de coutume, sous le porche que la Lune caressait de ses rayons.

C'était bien certainement la taille de M. John Hinckman dans son costume ordinaire, mais il y avait dans toute sa personne quelque chose d'indécis, de vague, qui me conforta bientôt dans l'idée que c'était un spectre. Est-ce que le digne homme avait été assassiné ? Son esprit était-il venu pour me faire part de l'événement et confier à ma protection sa chère. Mon cœur tressaillit à ce que je me disposais à penser, mais au même instant le revenant prit la parole.

— Savez-vous, me demanda-t-il d'un air qui exprimait l'inquiétude, si M. Hinckman reviendra cette nuit ?

Je me dis qu'il était bon de conserver un extérieur calme et je répondis :

— Nous ne l'attendons pas.

— J'en suis bien aise, dit-il en se laissant tomber sur la chaise près de laquelle il se trouvait. Depuis deux ans et demi que j'habite cette maison, cet homme ne s'est jamais absenté une seule nuit. Vous ne pouvez vous imaginer quel soulagement son absence est pour moi.

Et ce disant, il allongea ses jambes et s'appuya contre le dossier de sa chaise. Ses contours devinrent moins indécis, les couleurs de ses vêtements plus distinctes et une expression de bien-être fit place à l'air inquiet de son visage.

— Deux ans et demi ! m'écriai-je, je ne vous comprends pas.

— C'est bien exactement le temps qui s'est écoulé depuis la première fois que je suis entré ici. Mon cas n'est pas un cas ordinaire. Mais avant d'en dire davantage sur ce sujet, permettez-moi de vous demander encore une fois si vous êtes bien sûr que M. Hinckman ne reviendra pas ce soir.

— J'en suis aussi sûr qu'il est possible de l'être. Il est parti ce matin pour Bristol, à deux cents milles d'ici.

— Alors je continue, dit le revenant, car je suis heureux de pouvoir causer avec quelqu'un qui veut bien m'écouter. Mais si John Hinckman venait à entrer et m'attrapait ici,

je serais accablé de terreur.

— Tout cela est bien étrange, dis-je, vivement intrigué. Seriez-vous le fantôme de M. Hinckman ?

La question était hardie, mais mon esprit était si plein d'autres émotions, qu'il semblait ne plus y avoir de place pour celle de la peur.

— Oui, je suis son fantôme, répliqua mon compagnon. Et, cependant, je n'ai pas le droit de l'être. Et c'est justement cela qui me met si mal à l'aise et me fait avoir si peur de lui. C'est une histoire étrange et sans précédent, je suppose. Il y a deux ans et demi que John Hinckman était dangereusement malade dans cette même chambre. Un moment, il fut si bas qu'on le crut tout à fait trépassé. Ce fut en conséquence d'un rapport trop précipité à ce sujet que je fus appelé à être son fantôme. Imaginez-vous ma surprise et mon horreur, monsieur, lorsque, après avoir accepté cet emploi et les responsabilités qui en découlent, le vieillard revint à la vie, entra en convalescence et finalement recouvra sa santé habituelle ! Ma position était non seulement délicate, mais des plus embarrassantes. Je n'avais ni le pouvoir de reprendre ma première forme, ni le droit d'être le revenant d'un homme qui n'était pas mort. Mes amis me conseillaient de rester tranquille,

m'assurant que, vu son âge, John Hinckman ne tarderait pas à me fournir l'occasion d'exercer légalement les fonctions que j'avais été appelé à remplir. Mais, je vous le dis, monsieur, continua le fantôme avec animation, le vieux paraît plus vigoureux que jamais, et je ne puis savoir combien de temps encore durera ce fâcheux état de choses. Je passe mon temps à éviter de me trouver sur le chemin de cet homme. Je ne puis quitter cette maison et partout il semble m'y poursuivre. Je vous dis, monsieur, qu'il me hante !

— Voilà, en effet, un singulier état de choses. Mais pourquoi avez-vous peur de lui ? Il ne pourrait pas vous faire de mal.

— Naturellement, il ne le pourrait pas, mais sa présence seule est une vraie terreur pour moi. Représentez-vous, monsieur, ce que vous éprouveriez à ma place.

— Il me serait impossible de me représenter une pareille chose, dis-je en frémissant.

— Et si l'on est condamné à être un spectre irrégulier, continua l'apparition, il serait bien plus agréable d'être celui de quelque autre que John Hinckman. Il y a chez lui une irascibilité d'humeur et une disposition à dire des injures qu'on rencontre rarement. Qu'arriverait-il, s'il venait à me rencontrer et à découvrir, comme j'en suis

certain, depuis combien de temps et pourquoi j'habite sa maison ! J'ose à peine y penser. Je l'ai vu dans ses accès de colère, et quoiqu'il ne fît pas plus de mal aux gens contre lesquels il s'emportait qu'il ne m'en ferait à moi-même, tous paraissaient trembler d'effroi devant lui.

Je ne savais trop combien cela était vrai. N'eût été ce fâcheux côté du caractère de M. Hinckman, j'aurais été bien plus disposé à lui parler de sa nièce.

— J'en suis bien contrarié pour vous, dis-je, car je commençais vraiment à éprouver quelque sympathie pour cette ombre infortunée. Votre cas est tout particulièrement malheureux. Il me rappelle ces personnes qui ont eu des sosies, et je suppose qu'elles ont dû avoir bien souvent lieu d'être irritées en apprenant qu'un autre individu s'était permis de les personnifier.

— Oh ! ces cas sont tout à fait différents, reprit le fantôme. Un sosie vit sur la Terre avec un autre homme, et, vu leur parfaite ressemblance, il lui occasionne toutes sortes d'ennuis, cela se comprend. Mais c'est tout différent avec moi. Je ne suis pas ici pour vivre avec John Hinckman, mais bien pour prendre sa place. Or, cela mettrait M. John Hinckman furieusement en colère, s'il le savait. Ne le pensez-vous pas ?

Je m'empressai de faire un signe d'assentiment.

— À présent qu'il est parti, je puis être tranquille pendant quelque temps, continua l'apparition, et je suis si content d'avoir l'occasion de causer avec vous. Je suis venu souvent dans votre chambre, et vous ai observé pendant que vous dormiez, mais je n'ai pas osé vous parler, de crainte que, si vous causiez avec moi, M. Hinckman ne vous entendit et ne vint dans la chambre pour savoir pourquoi vous parliez tout seul.

— Mais ne vous entendrait-il pas, vous ? demandai-je.

— Oh non ! répliqua le fantôme. Il y a des moments où n'importe qui peut me voir, mais personne ne peut m'entendre, hormis ceux à qui j'adresse directement la parole.

— Mais pourquoi désiriez-vous me parler ?

— Parce que j'aime parfois à causer avec les gens, et surtout avec un homme comme vous, dont l'esprit est si troublé et inquiet, qu'il est peu probable qu'il s'effraye de l'apparition de quelqu'un comme moi. Mais je tenais particulièrement à vous demander une faveur. Selon toute probabilité, John Hinckman vivra encore longtemps, et ma position devient insupportable. Mon grand objectif,

pour le moment, est de me voir transféré, et je crois que vous pourriez peut-être m'y aider.

— Transféré ! m'écriai-je. Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire, le voici : maintenant que je suis lancé dans la carrière, il faut que je sois le fantôme de quelqu'un, et je désire être le fantôme d'un homme qui soit réellement mort.

— Il me semble que cela est assez facile, dis-je. Les occasions doivent s'en présenter continuellement.

— Du tout, du tout ! s'écria vivement mon compagnon. Vous ne vous faites pas d'idée de l'empressement des postulants pour ce genre d'emploi. Chaque fois qu'une vacance se produit, si je puis m'exprimer ainsi, il y a foule de solliciteurs pour le poste de revenant.

— Je ne me doutais pas de l'existence d'un pareil état de choses, dis-je, de plus en plus intrigué. Il devrait y avoir quelque système régulier ou ordre de préséance au moyen duquel chacun de vous aurait son tour, comme les clients dans la boutique d'un barbier.

— Miséricorde ! Cela ne ferait pas du tout l'affaire. Quelques-uns d'entre nous au-

raient à attendre éternellement. Il y a toujours beaucoup de demandes chaque fois qu'une bonne place de revenant se présente, tandis qu'il y en a d'autres dont personne ne se soucie. C'est en conséquence de mon trop grand empressement dans une circonstance de ce genre, que je me suis mis dans l'embarras où je me trouve aujourd'hui, et j'ai pensé qu'il vous serait peut-être possible de m'aider à en sortir. Vous pourriez connaître quelque cas particulier où l'occasion d'une place de revenant pourrait se présenter d'un moment à l'autre, et si vous m'en donniez avis, je m'arrangerais pour un transfèrement.

— Que voulez-vous dire ? m'écriai-je. Voulez-vous que je commette un suicide ou un meurtre à votre bénéfice ?

— Oh ! non, non ! dit l'apparition en esquissant un vapoureux sourire. Rien de la sorte. Il est certain qu'il y a des amoureux qu'on surveille avec le plus grand intérêt, car on en a vu quelques-uns qui dans un moment de désespoir ont fourni de très désirables emplois de revenant ; mais je ne pensais à rien de ce genre à propos de vous. Vous êtes la seule personne à qui je me soucie de parler ; j'espérais que vous me donneriez quelques renseignements qui pourraient m'être utiles, et en retour, j'aurais été heu-

reux de vous servir dans vos affaires d'amour.

— Vous savez donc que j'ai une affaire de ce genre ? dis-je.

— Oh oui ! répondit le fantôme en bâillant légèrement. Il serait difficile de rester longtemps ici sans s'en apercevoir.

Il y avait quelque chose d'horrible dans la pensée que Madeline et moi avions été surveillés par un revenant lorsque nous étions ensemble dans les bosquets ombreux. Mais celui-ci était un revenant tout à fait exceptionnel, et je ne pouvais avoir pour lui la répugnance qu'on éprouve en général pour les individus de son espèce.

— Maintenant il faut que je me retire, dit l'apparition en se levant. Mais je vous verrai quelque part demain soir. Et, rappelez-vous bien, vous m'aidez, et je vous aiderai de mon côté.

Je me consultai le lendemain matin pour savoir si je ferais bien de parler à Madeline de cette entrevue nocturne, mais je me convainquis bientôt qu'il valait mieux garder le silence à ce sujet. Si elle apprenait qu'il y avait un revenant dans la maison, elle en partirait probablement aussitôt. Je réglai donc ma conduite, de façon qu'elle ne pût soupçonner ce qui était arrivé. Depuis

quelque temps, j'avais souhaité que M. Hinkman s'absentât, ne fût-ce que pour un jour. Dans ce cas, me disais-je, je pourrais plus facilement trouver le courage de parler à Madeline de mes projets d'avenir. Et maintenant que l'occasion s'en présentait si bien, j'hésitais à franchir le pas décisif. Que deviendrais-je, si elle me refusait ?

Cependant, j'étais presque sûr que la jeune fille se disait que si je devais jamais me décider à parler, le moment en était venu. Elle avait dû s'apercevoir que certains sentiments de ce genre s'agitaient en moi, et c'était assez naturel de sa part de désirer en finir d'une manière ou d'une autre. Mais, de mon côté, je n'aimais pas à prendre un parti si hardi sans savoir un peu à quoi m'en tenir. Si elle désirait que je lui demandasse le don de sa main, elle devait me donner quelque raison de supposer qu'elle consentirait à me faire ce don. Si je n'entrevois aucune probabilité d'une pareille générosité, je préférerais que les choses en restassent là.

Le soir de ce même jour, j'étais assis avec Madeline sous le porche éclairé par les rayons de la Lune. Il était près de dix heures, et depuis le souper, je m'étais torturé l'esprit pour me montrer au point de faire l'aveu de mes sentiments. Sans y être encore positivement décidé, je désirais attendre le moment

qui me paraîtrait le plus propice pour me risquer à parler. Ma compagne semblait comprendre la situation ; du moins, je m'imaginai que plus j'approchais du moment de la déclaration, plus elle paraissait s'y attendre. Ce fut certes une époque très critique et très importante de ma vie. Si je parlais, j'étais à jamais heureux ou misérable ; si je ne parlais pas, j'avais toutes les raisons de croire que Madeline ne m'accorderait pas une autre occasion de le faire.

Tout en réfléchissant à ces choses si importantes, je levai les yeux et aperçus le fantôme à une douzaine de pas de nous. Il était assis sur la balustrade du porche, une jambe tendue en avant ; l'autre se balançant mollement dans l'espace, tandis qu'il s'appuyait contre un des montants. Il se trouvait placé derrière Madeline, et presque en face de moi, car j'étais assis devant la jeune fille. Fort heureusement pour moi, elle regardait en ce moment le paysage et elle ne remarqua pas mon émotion. Le revenant m'avait bien dit qu'il me reverrait ce soir-là, mais je ne pensais pas qu'il ferait son apparition pendant que je serais occupé à causer avec Madeline. Si elle voyait le spectre de son oncle, je ne pouvais répondre des conséquences. Je ne fis aucun geste qui pût me trahir ; je ne poussai aucune exclamation, mais le fantôme vit évidemment combien j'étais troublé.

— N'ayez pas peur, dit-il, je ne me ferai pas voir à elle ; et elle ne peut m'entendre parler, à moins que je ne lui adresse directement la parole, ce que je n'ai point l'intention de faire.

J'esquissai un sourire de reconnaissance.

— Donc, ne vous mettez pas en peine, poursuivit le fantôme. Cependant il me semble que vous ne vous y prenez pas bien avec elle. Si j'étais vous, je parlerais sans différer davantage. Vous ne retrouverez jamais une pareille occasion. Il est peu probable que vous soyez interrompu, et, autant que j'en puis juger, la jeune dame paraît disposée à vous écouter favorablement, si du moins elle a l'intention de le faire. On ne peut savoir quand John Hinckman s'absentera encore ; certainement pas de tout l'été, et à votre place, je n'oserais jamais faire la cour à la nièce de Hinckman s'il se trouvait quelque part ici. S'il attrapait quelqu'un faisant une déclaration à miss Madeline, il ne ferait pas bon se trouver sur son chemin.

Je n'en étais que trop convaincu moi-même.

— La pensée de cet homme m'est insupportable ! m'écriai-je à haute voix.

— De quel homme ? demanda Madeline en se retournant vivement vers moi.

La situation était embarrassante. Le long discours du revenant, que Madeline n'avait pas entendu, mais dont, moi, je n'avais pas perdu un mot, m'avait fait oublier toute prudence.

Il fallait s'expliquer promptement. Je ne pouvais avouer qu'il s'agissait de son cher oncle, de sorte que je mentionnai à la hâte le premier nom venu.

— Monsieur Vilars, dis-je.

La déclaration était correcte, car M. Vilars, en maintes occasions, avait fait une cour assidue à Madeline.

— Vous avez tort de parler ainsi de M. Vilars, me dit-elle. C'est un jeune homme sensé, bien élevé et de manières très agréables. Il compte se présenter aux élections cet automne, et je ne serais pas surprise s'il était nommé. Il représentera très bien dans un corps législatif, car, lorsque M. Vilars a quelque chose à dire, il sait juste quand et comment le dire.

Ces paroles avaient été prononcées tranquillement, sans la moindre apparence de ressentiment, ce qui d'ailleurs était assez naturel, car, si Madeline avait quelque penchant pour moi, elle ne pouvait être fâchée de mon irritation à la pensée d'un rival possible. La conclusion de sa phrase comportait

une insinuation, que je ne fus pas lent à saisir. Je savais de reste que, si M. Vilars s'était trouvé à ma place, il n'eût pas été embarrassé de parler.

— Je sais que c'est très mal de nourrir de semblables idées, répondis-je, mais c'est plus fort que moi.

La jeune personne ne me chapitra pas davantage, et me sembla même, à partir de ce moment, mieux disposée à m'écouter. Quant à moi, j'étais vivement contrarié, ne pouvant admettre que M. Vilars eût occupé ma pensée.

— Vous ne devriez pas parler ainsi à haute voix, reprit l'apparition. Vous pourriez gêner votre affaire. Je désire que tout marche le mieux possible pour vous, parce qu'alors vous seriez peut-être disposé à me venir en aide, surtout si, comme je l'espère, j'avais la chance de vous être utile.

Je mourais d'envie de lui dire que la meilleure manière pour lui de m'être utile était de décamper sur-le-champ. Parler d'amour à une jeune fille avec un revenant à califourchon sur une balustrade à quelques pas de soi, et ce revenant n'étant autre que l'apparition d'un oncle affreusement redouté, et dont la pensée, dans un tel moment et dans une telle position, me faisait trembler, était chose difficile, sinon impossible. Mais je

m'abstins de parler, quoique l'expression de mon visage pût en dire.

— Je suppose, continua l'apparition, que vous n'avez entendu parler d'aucune place qui puisse me convenir ? J'ai hâte de savoir à quoi m'en tenir. Si vous avez quelque chose à me dire, je puis attendre que vous soyez seul. J'irai vous trouver cette nuit dans votre chambre, ou, si vous préférez, je resterai ici jusqu'à ce que la jeune dame se retire.

— Vous n'avez pas besoin d'attendre ici, répondis-je. Je n'ai absolument rien à vous dire.

Madeline bondit sur ses pieds, le visage empourpré, les yeux en feu.

— Attendre ici ! s'écria-t-elle. Que voulez-vous dire ? Que supposez-vous donc que j'attende ici ? Vous n'avez rien à me dire, en vérité ! Je le suppose bien ! Qu'auriez-vous à me dire ?

— Madeline ! m'écriai-je en me précipitant vers elle. Permettez-moi de vous expliquer...

Mais elle avait déjà disparu, emportant avec elle ma vie, mon espoir !

— Misérable ! m'écriai-je. Vous avez tout perdu. Ma vie est à jamais brisée. Sans vous...

Mais la voix me manqua, je ne pus en dire davantage.

— Vous me faites tort, reprit le revenant. Je n'ai pas voulu vous nuire. Je n'ai cherché qu'à vous servir et à vous encourager, et c'est votre propre folie qui a fait tout le mal. Mais ne désespérez pas, des erreurs de ce genre peuvent se réparer. Reprenez courage. Au revoir.

Et l'apparition disparut de la balustrade, comme une bulle de savon qui crève et s'évanouit.

Le front tristement penché, je me retirai dans ma chambre ; mais cette nuit-là, en fait d'apparition, je ne vis que celle du désespoir et des malheurs qu'évoquaient mes tristes pensées. Les paroles qui m'étaient échappées avaient dû sonner aux oreilles de Madeline comme la plus honteuse insulte. Pour elle, elles n'avaient qu'une seule interprétation possible !

Comment les lui expliquer ? Il n'y fallait pas songer. J'eus beau tourner et retourner la question pendant toute la nuit, j'en vins à la conclusion que je ne révélerais jamais à Madeline l'affaire du fantôme. Il valait mieux pour moi souffrir toute ma vie que pour elle d'apprendre que l'ombre de son oncle hantait la maison. Il était absent, et, si on parlait de revenant à sa nièce, jamais on ne pourrait

lui persuader qu'il n'était pas mort. Elle pourrait même ne pas survivre à un pareil choc ! Non, mon cœur saignerait, mais jamais je ne lui dirais la vérité.

Le lendemain, il fit très beau temps, ni trop froid, ni trop chaud ; la brise était douce et la nature souriante. Mais il n'y eut ni promenade à pied, ni course à cheval avec Madeline. Elle parut très occupée toute la journée, et je ne la vis que très peu. Aux repas, elle fut polie, mais très tranquille et réservée. Évidemment, elle s'était tracé une ligne de conduite, et elle était résolue de ne pas s'en départir. Quoique j'eusse été très impoli avec elle, il était infiniment plus convenable qu'elle n'eût pas l'air d'avoir compris le sens de mes paroles.

J'étais triste, abattu, et je parlais à peine. Le seul adoucissement à ma douleur était de constater qu'elle-même ne paraissait pas heureuse, en dépit de l'indifférence qu'elle affectait. Le porche resta désert ce soir-là ; mais, comme j'errais dans la maison, je trouvai Madeline seule dans la bibliothèque. Elle lisait. Je m'approchai et m'assis près d'elle. Je sentais que je lui devais, dans une certaine mesure, quelque explication sur ma conduite de la veille. Elle écouta tranquillement les raisons, plus ou moins claires, que je lui donnai pour me faire pardonner les ex-

pressions dont je m'étais servi.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous avez voulu dire, me répondit-elle, mais vous avez été fort grossier.

Je repoussai toute intention de l'offenser et m'exprimai avec une ardeur de langage qui dut produire quelque impression sur elle. J'en dis long sur ce sujet et la suppliai de croire que si je n'étais pas retenu par un certain obstacle, je pourrais lui parler si clairement qu'elle comprendrait et excuserait l'étrangeté de ma conduite. Elle resta un moment silencieuse, puis, d'un ton qui me parut plus bienveillant que de coutume :

— Est-ce que cet obstacle a quelque chose à faire avec mon oncle ? demanda-t-elle.

— Oui, répondis-je après un peu d'hésitation. Il se rattache en quelque mesure à votre oncle.

Elle ne répondit pas et resta assise, regardant son livre sans le lire. D'après l'expression de son visage, je compris qu'elle s'était quelque peu radoucie envers moi. Elle connaissait son oncle aussi bien que je le connaissais moi-même, et elle pouvait se dire que, s'il était vraiment l'obstacle qui m'empêchait de parler, ma position était assez affreuse pour excuser chez moi quelque vio-

lence de langage et quelque excentricité de manières. Je vis aussi que la chaleur que j'avais mise à plaider ma cause avait produit un bon effet sur elle, et je commençai à penser que le moment propice pour faire ma déclaration était enfin venu et qu'il fallait la faire sans m'inquiéter de comment elle la recevrait. Nos rapports ne pouvaient être plus tendus et pénibles qu'ils ne l'avaient été dans le courant de cette triste journée. Enfin, il y avait dans l'expression de sa physionomie quelque chose qui m'encourageait à espérer qu'elle me pardonnerait et oublierait le passé, si j'abordais franchement le chapitre de mon amour.

J'avancai ma chaise un peu plus près de la sienne, et, tandis que je faisais ce mouvement, le fantôme parut soudain sur le seuil de la porte derrière Madeline. Il paraissait extrêmement excité et agitait ses bras au-dessus de sa tête. À la vue de cette impertinente apparition, mon cœur faiblit dans ma poitrine, toute espérance m'abandonna. Je ne pourrais parler tant qu'il resterait là. Je dus devenir très pâle. Je regardai fixement le fantôme sans voir Madeline assise entre nous.

— Savez-vous, me cria-t-il, que John Hinkman monte la côte et qu'il sera ici dans un quart d'heure ? Si vous êtes en train de faire

votre déclaration, vous ferez bien de vous presser. Mais ce n'est pas cela qui m'amène. J'ai de grandes nouvelles à vous donner. Je suis enfin transféré. Il y a quarante minutes à peine qu'un gentilhomme russe a été assassiné par les nihilistes. Personne ne songeait à lui pour une place prochainement vacante de revenant. Mes amis se sont aussitôt employés pour moi et ont obtenu mon transfèrement. Je m'empresse de m'éclipser avant que cet horrible Hinckman soit arrivé au sommet de la colline. Dès que j'aurai atteint ma nouvelle destination, je me débarrasserai de cette maudite ressemblance. Adieu. Vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux d'être enfin la véritable apparition de quelqu'un.

— Oh ! m'écriai-je en me levant et en tendant les bras en avant dans un accès de désespoir : Que n'êtes-vous la mienne, à moi !

— Mais je suis à vous ! me dit Madeline en levant vers moi ses yeux pleins de larmes.